

Édition numérique réalisée avec le soutien de l'Association des amis d'Émile Guillaumin, de la Médiathèque Samuel Paty Moulins Communauté et du Conseil Départemental de l'Allier.



Émile Guillaumin  
*La vie d'un simple*  
(1904-1945)

Édition et genèse éditoriale de l'œuvre  
par Cyrille FRANÇOIS<sup>1</sup>

Premier roman publié par Émile Guillaumin (1873-1951), grand succès public et critique, au point d'être favori au prix Goncourt pendant une grande partie de l'année 1904, *La vie d'un simple* raconte l'histoire d'un métayer du Bourbonnais au XIX<sup>e</sup> siècle. Étienne Bertin, dit Tiennon, est un homme simple, ordinaire, dont la vie « n'offre rien de bien saillant : c'est une pauvre vie monotone de paysan, semblable à beaucoup d'autres » (Guillaumin 1904 : VI). Tiennon est ainsi représentatif d'un monde paysan peu mis en valeur dans les textes littéraires, et souvent caricaturé, qu'il s'agisse de représentations positives, comme celle de George Sand, ou négatives, à l'instar de celles proposées dans les romans d'Honoré de Balzac ou d'Émile Zola<sup>2</sup>.

Les critiques de l'époque exploitent l'adjectif du titre pour caractériser également le style dépouillé de ce récit présenté comme les mémoires de Tiennon, récit à la première personne d'un travailleur qui n'a pas appris « à tourner les belles phrases » (Guillaumin 1904 : 154). Or, la langue de ce paysan analphabète a peu en commun avec celle du roman, comme l'explique l'avant-propos, mise en scène d'un dialogue entre Guillaumin et Tiennon :

Mais tu ne vas pas rapporter les choses comme je les dis : je parle trop mal ; les messieurs de Paris ne comprendraient pas....

– C'est juste ; je vais écrire en français pour qu'ils comprennent sans effort ; mais je ne ferai que traduire vos phrases, ce sera bien de vous quand même. (Guillaumin 1904 : vi-vii)

Le dispositif des mémoires de Tiennon transcrit par l'auteur est une mise en scène qu'a notamment révélée Roger Mathé en mettant en relation un certain nombre d'éléments du livre avec des faits de la vie de Guillaumin, de sa famille et de ses proches, ainsi qu'avec d'autres écrits antérieurs de l'auteur (Mathé 1966). Guillaumin a lui-même évoqué le procédé littéraire, par exemple dans un article intitulé « Vingt ans après », où il explique

---

<sup>1</sup> Je remercie très vivement Antoine Decorps, de l'Association des amis d'Émile Guillaumin, et Agnès Leca, de la Médiathèque Samuel Paty Moulins Communauté, de leur aide et de leur disponibilité.

<sup>2</sup> Sur ce double topos du paysan en littérature, voir Ponton 1977 ; Roche 2006 : chap. 3 ; Jaquier 2019 : 33 et Decorps 2022 : 197-222.

comment la lecture de *Jacquou le Croquant* (Le Roy 1899) l'a incité à s'« essayer aussi à narrer l'existence d'un métayer de chez [lui] », « en y mettant seulement des épisodes quotidiennement observés, des sensations directes, des souvenirs contés par les "anciens" » (Guillaumin 1926 ; voir aussi Guillaumin 1934 : XIV). La rédaction « d'arrachepied aux veillées tard prolongées » (*ibid.*) dans sa chambre n'est pas non plus compatible avec la situation de prise de notes qu'il met en scène dans son avant-propos.

La simplicité relevée par les critiques n'est ainsi pas celle du parler paysan. Pour Nelly Wolf, *La vie d'un simple* est « un modèle de récit rédigé en style simple », car Guillaumin écrit en « français d'école » (Wolf 1990 : 158). Contrairement aux écrivains des années 1920 qui feraient de la simplicité une quête stylistique (Smadja 2013), Guillaumin écrit-il dans un style simple « par défaut » ? La comparaison des éditions de *La vie d'un simple* révèle cependant un travail intense de réécriture, Guillaumin cherchant à mieux maîtriser la simplicité de son style. Se présentant comme un autodidacte dans les introductions aux différentes éditions, l'auteur aurait acquis une expérience littéraire qui l'inciterait à revoir le texte pour en corriger les maladresses. La réécriture dépasse néanmoins ces quelques retouches. L'évolution du texte entre 1904 et 1945 n'est d'ailleurs pas linéaire : elle suit des chemins différents, parfois dans des directions opposées, selon les hésitations et repentirs de l'auteur, mais aussi selon les aléas éditoriaux.

L'édition comparative des différentes versions de *La vie d'un simple* offre un nouveau regard sur l'histoire éditoriale de cette œuvre et invite, par la même occasion, à considérer sa place dans l'histoire littéraire du début du XX<sup>e</sup> siècle, où elle évolue entre 1904 et 1945 en suivant les tendances stylistiques de son époque.

## GENESE MANUSCRITE ET PRE-EDITORIALE

Premier roman d'Émile Guillaumin, *La vie d'un simple* paraît alors que l'auteur a plus de 30 ans. Il n'effectuait cependant pas ces premiers pas en littérature à cette occasion : il écrivait depuis l'adolescence et avait publié quelques textes brefs, poèmes et nouvelles, dès 1891.

Né en 1873 dans une famille de paysans de l'Allier, Guillaumin était un excellent élève. Il avait eu l'avantage de naître dans une famille dont les grands-parents maternels savaient lire et écrire, fait rare dans le milieu des paysans de sa région, à l'époque. Il était de plus attiré par la littérature. Bien qu'il ait décidé de renoncer à une bourse d'étude – on ne sait pas vraiment s'il ne voulait pas abandonner ses parents pour le travail à la ferme ou si c'était une manifestation de sa grande timidité ; sans doute un peu des deux –, il a poursuivi sa formation littéraire en autodidacte, bénéficiant de conseils de son instituteur.

Cet intérêt pour la littérature lui vaut d'être considéré comme un « doux original, aux muscles trop tendres » (Mathé 1966 : 46). À la suite d'une chute lui ayant occasionné des blessures à la tête, un de ses oncles aurait soutenu que « c'était sans doute quelque déformation du cerveau, due à ce choc violent, qui [le] rendait ainsi tout drôle, si différent des autres, porté toujours à lire et noircir du papier » (Mathé 1966 : 46). Il est néanmoins demeuré paysan pendant toute sa vie et n'a jamais tenté d'embrasser pleinement la carrière d'écrivain au détriment du travail à la ferme.

Grand lecteur, Guillaumin a été marqué par la lecture de Loti et de Lamartine, et avait lu Dickens, Buffon, Balzac, Le Roy, Sand, Hugo, Tolstoï avant ses vingt ans (Mathé 1966 : 84). En tant qu'écrivain, il s'est d'abord intéressé à la poésie, puis aux nouvelles. Il a publié plusieurs textes dans la presse locale sous le pseudonyme de Max Audier, dès 1891, qu'il abandonne au profit de son véritable nom en 1896. Ses premiers ouvrages paraissent entre 1899 et 1901 : *Dialogues bourbonnais* (scènes de la vie quotidienne), *Ma Cueillette* (recueil de poèmes) et *Tableaux champêtres* (tableaux décrivant la vie à la campagne et le travail de la terre ; certaines descriptions sont proches de passages de *La vie d'un simple*).

La rédaction et la publication de *La vie d'un simple* interviennent à un moment charnière où Guillaumin s'interroge sur l'avenir de son activité d'écrivain. Peut-il dépasser ce petit succès régional et être publié à Paris ? Peut-il obtenir un revenu de son activité littéraire ? Une lettre à Adolphe Brisson, directeur des *Annales*, permet d'apprécier les réflexions de l'auteur :

Certes étant donné l'insuffisance de mon instruction primaire, – cinq années d'école primaire seulement – le résultat auquel je suis arrivé est relativement important, puisque tous les journaux locaux, sans distinction de parti, me sont ouverts. Ils sont enchantés de publier mes articles, seulement ces articles, ils n'ont pas de ressources suffisantes pour les rémunérer... Voilà pourquoi, blasé sur cette gloire locale, vraiment par trop platonique, je voudrais savoir si je n'ai nul espoir d'être accepté jamais par un journal parisien qui me paie.

Actuellement, j'emploie mes loisirs à écrire un roman champêtre, un vrai roman de trois cents pages. Dans cette œuvre, je vais mettre tous mes efforts, je vais m'efforcer de mettre tout mon talent, toute ma sincérité, tout mon cœur.

[...] Donc, voilà le problème. Parti de rien, je suis arrivé à une petite notoriété régionale... Faut-il ne rien espérer plus ? Ma plume est-elle impuissante à me rapporter un seul morceau de pain ? Dites-le-moi crûment, je vous en prie. J'ai vingt-six ans, la vie du pauvre a ses nécessités et à cet âge-là, il faut choisir la voie à suivre. Je m'efforcerai donc de ne plus songer qu'à mon travail de paysan. Je tâcherai d'abandonner tout à fait la littérature... (Lettre du 5 novembre 1899, Archives départementales de l'Allier : 47J68)

Cet abandon de la littérature représenterait toutefois une grande épreuve, comme il l'écrit de manière plus explicite quelques années plus tard à Eugène Fournière, en soulignant l'importance à ces yeux des deux activités de paysan et d'écrivain :

Je ne souhaite pas devenir homme de lettres et rien que cela, mais je voudrais rester du moins « écrivain-paysan » et je prévois qu'avant peu, si *La vie* passe inaperçue, il me faudra abandonner pour jamais le premier de ces qualificatifs ; cela me sera dur ! (lettre du 6 mars 1904, Guillaumin 1958 : 44)

Le succès de *La vie d'un simple* arrive donc à point nommé. Il permet à Guillaumin de conserver cette étiquette d'« écrivain-paysan » et d'être payé pour son activité d'écrivain.

Si l'on en croit les indications du manuscrit conservé aux Archives départementales de l'Allier, la période de rédaction s'étend de juillet 1901 à avril 1902. Guillaumin était alors occupé à l'écriture d'un roman qui sera publié en 1905 sous le titre *Près du sol*. Il décide de mettre ce projet en pause et de se lancer dans *La vie d'un simple* après la lecture de *Jacquou le Croquant* (Le Roy 1900) que lui a prêté son éditeur, Marcellin Crépin-Leblond (Mathé 1966 : 212), et dont l'effet est immédiat : « Révélation... Enthousiasme... Et tentation immédiate de m'essayer aussi à narrer l'existence d'un métayer de chez moi » (Guillaumin 1926). Le Roy offre une voie pour représenter les paysans en littérature en s'affranchissant du double topos du paysan rustre ou de l'aimable berger (Jaquier 2019 : 33). Guillaumin souhaite toutefois présenter un autre type de personnage que l'exceptionnel Jacquou de Le Roy, car il veut « narrer l'existence d'un métayer de chez [lui], sans y mêler d'événements dramatiques exceptionnels, en y mettant seulement des épisodes quotidiennement observés, des sensations directes, des souvenirs contés par les "anciens" » (Guillaumin 1926). Son Tiennon est un « simple », un métayer ordinaire dont la vie peut être représentative de ces travailleurs de la terre dont le statut est souvent rapproché du servage (Brizon 1905 : 346 ; Guillaumin 1959 [1912] : 13). Dans un article intitulé « Plaidoyer pour les réguliers », Guillaumin déplore en effet que les marginaux occupent une place de choix dans la littérature (et notamment dans les œuvres qui reçoivent des prix ou connaissent le plus de succès), au détriment des « réguliers », cette « masse innombrable » au quotidien ordinaire.

Dès 1901, Guillaumin s'attache donc à la rédaction de *La vie d'un simple*, le soir, après sa journée de travail. Il écrit surtout pendant la mauvaise saison et doit « abandonner la plume entièrement » pendant « les grands travaux d'été » (Guillaumin 1958 : 40). C'est

donc dans de mauvaises conditions matérielles, avec peu de lumière et dans le froid, qu'il rédige son livre :

Je fus comme poussé par le sujet, écrivant cela d'arrache-pied aux veillées tard prolongées d'un automne et d'un hiver, dans une chambre sans feu. Une brique aux pieds, bien enveloppée, garde longtemps sa chaleur ; le souffle, bien utilisé, assouplit les doigts gourds et crevassés. (Guillaumin 1926)

Le récit présente parfois quelques similitudes avec les *Tableaux champêtres* ou les *Dialogues bourbonnais*, comme le relève Mathé (1966 : 664). On peut également relever que le chapitre V reprend une histoire parue en 1894 dans *La quinzaine bourbonnaise* sous le titre « Conte réel »<sup>3</sup>. Signé Max Audier, ce texte relate l'histoire d'une jeune fille de 12 ans, Annette, dont les parents sont de petits propriétaires endettés qui doivent vendre des brebis à la foire. Il ne s'agit donc pas du jeune Tiennon, 9 ans, qui va vendre des cochons avec son père métayer, mais l'expérience du voyage, du froid et de l'abandon par un père parti boire son gain à l'auberge est bien la même. Plusieurs fragments sont repris textuellement dans *La vie d'un simple* (avec un passage au masculin et à la première personne), d'autres sont très proches. Guillaumin ajoute également le personnage antagoniste de Fauconnier (le maître des métayers), ainsi qu'une dimension sociale autour du presbytère, des bourgeois du château et des autres citadins qui ne viennent pas en aide au jeune enfant.

Pendant la rédaction du livre, Guillaumin bénéficie de la prépublication du chapitre XXV sous le titre « Paysage bourbonnais »<sup>4</sup> dans le *Courrier de l'Allier* du 11 décembre 1901. Le journal précise alors sous la signature de l'auteur : « Extrait de "Mémoires d'un métayer". (En préparation) ». Le choix de ce chapitre est intéressant, car il s'agit d'une description de la maison de Tiennon et du vallon où elle se trouve. Ce n'est donc pas un chapitre lié directement aux événements de la vie de Tiennon et il peut ainsi facilement être publié de manière isolée. Il ressemble par ailleurs aux scènes rurales que Guillaumin publiait depuis quelques années.

Le texte du *Courrier de l'Allier* présente quelques différences avec celui de l'édition de 1904. La situation géographique est par exemple précisée : « de mon canton → des deux cantons de Souvigny et de Bourbon ». L'auteur semble aussi porter une attention particulière à ses descriptions :

« ces paysages m'apparurent noyés dans un manteau de brumes » → « ces paysages m'apparurent ouatés de brouillards »

« le four était dans la cheminée. » → « À gauche, dans le mur du pignon, la cheminée de pierre saillait large et haute ; au-dessus du foyer, la bouche du four mettait son trou noir. »

Par ailleurs, Guillaumin apporte trois corrections manuscrites sur son exemplaire personnel, qui seront toutes reprises dans le manuscrit – qui semble donc être postérieur à cette publication – et dans l'édition de 1904.

Le manuscrit achevé, sous le titre *Mémoires d'un métayer*, l'auteur part à la recherche d'un éditeur. Mais comme il le dit lui-même, « pour un débutant provincial, – pis, pour un cultivateur – sans relation et sans argent, trouver un éditeur parisien, c'était un problème presque insoluble » (Guillaumin 1909). Il sollicite alors un compatriote, Paul Morel, avocat à la cour d'appel de Paris, pour lui servir d'intermédiaire auprès de *La Revue Blanche*, qui

---

<sup>3</sup> Deux autres textes parus dans une série intitulée *Scènes rurales* sous le pseudonyme de Max Audier dans *L'Indépendant de l'Allier* en 1898 évoquent des scènes proches de deux épisodes de *La vie d'un simple* : « Les raisins » et « les comptes ».

<sup>4</sup> Dans l'édition de 1945, dans laquelle des titres de chapitres sont ajoutés, l'adjectif a disparu du titre : « Paysage ».

avait publié en 1901 le roman d'un autre écrivain bourbonnais : *Bubu de Montparnasse* de Charles-Louis Philippe. La revue vit cependant ses derniers mois et Guillaumin demande alors à Eugène Fournière d'intervenir auprès d'Eugène Fasquelle. Ce dernier refuse le manuscrit : « il m'est impossible d'accepter aucune publication nouvelle d'ici à une époque fort éloignée » (lettre du 9 avril 1903 citée dans Mathé 1966 : 660 ; voir aussi Guillaumin 1958).

Après un an de démarches infructueuses, il décide de prendre les choses en main et contacte les éditions Stock avec une recommandation de Philippe. Au Printemps 1903, il se rend alors à Paris où, après avoir failli perdre son manuscrit dans un café (voir Guillaumin 1909 : 1 et Guillaumin 1942 : 94-95), il le remet finalement en main propre à Pierre-Victor Stock au mois de mai 1903, dans le café où ce dernier s'était rendu après son déjeuner<sup>5</sup>. C'est ce manuscrit, semble-t-il, que l'on peut lire aux archives départementales de l'Allier (47J1). Il contient en effet une page de titre avec un tampon de la Librairie Stock portant l'adresse qu'elle occupait jusqu'en 1905. Il s'agit d'un manuscrit recopié au propre dont on peut retracer le parcours à l'aide de la correspondance avec Eugène Fournière : renvoyé par Morel début 1903, il est expédié à Fasquelle en février, qui le renvoie à l'auteur deux mois plus tard, avant que Guillaumin ne le remette à Stock au mois de mai. Il ne s'agissait pas de la seule copie du livre que possédait l'auteur, mais, lorsqu'il pensait avoir perdu le manuscrit, Guillaumin écrivait à Fournière qu'une copie à partir d'un double serait tout de même « l'affaire de deux ou trois mois » (Guillaumin 1958 : 42).

Le texte du manuscrit est déjà celui de l'édition et les archives ne contiennent d'ailleurs pas de traces d'un échange entre l'éditeur et l'auteur au sujet de corrections ; Guillaumin n'en parle pas non plus dans ses écrits ou sa correspondance. Il évoque en revanche l'« épreuve martyre » du roman *Près du sol*, après le retour de Louis Ganderax, directeur de la *Revue de Paris*, qui a publié ce texte (voir Guillaumin 1926). Rien de tel pour *La vie d'un simple*, livre publié à parts égales auquel Stock a peut-être consacré moins de temps pour la relecture.

Malgré une évaluation positive (« C'est bien, très bien. »), Stock refuse le manuscrit, dans un premier temps, pour des raisons économiques : c'est un livre « dont le succès viendrait lentement » et la maison d'édition présente à l'époque de mauvais résultats (lettre du 22 juin 1903, Archives départementales de l'Allier : 47J1). Il accepte finalement une proposition de Guillaumin pour un contrat à parts égales et demande la somme – importante pour un paysan de l'époque – de 1500 frs (lettre du 20 octobre 1903, Archives départementales de l'Allier : 47J1).

Le titre aurait été modifié à l'automne 1903, à la suite d'une lettre de Guillaumin datée du 15 octobre, où l'auteur proposait de changer le titre pour *Près du sol* (titre finalement utilisé pour un autre roman sur lequel travaillait Guillaumin à l'époque, paru en 1905) ou *La vie d'un simple*. Stock préfère le second et *Mémoires d'un métayer*, le titre du manuscrit, est conservé en sous-titre.

Le livre, paru au mois de mars 1904, connaît un démarrage plutôt lent et Stock se plaint du manque d'articles dans une lettre du 11 avril 1904. Le succès est toutefois important par la suite et *La vie d'un simple* est considérée comme un sérieux candidat pour le Goncourt 1904. Le succès du roman de Guillaumin s'explique de plusieurs manières, notamment par la simplicité et le ton naturel, relevés par la plupart des critiques, qui détonent avec la production littéraire de l'époque. L'auteur écrit lui-même : « Ma copie, il est vrai, ne ressemble pas du tout aux habituels récits d'adultère mondains, mais est-il bien vrai que

---

<sup>5</sup> L'histoire éditoriale de *La vie d'un simple* a fait l'objet d'un chapitre dans la deuxième série du *Mémoire d'un éditeur* de Pierre-Victor Stock (1936). Selon l'éditeur, Guillaumin se serait renseigné pour savoir où il se rendrait à cette heure-là, alors que Joseph voisin assure que Guillaumin se trouvait par hasard dans le même café que Stock (Voisin 1913 : 585).

les lecteurs n'aiment que ça ? » (Lettre à Eugène Fournière du 14 décembre 1902, Guillaumin 1958 : 41)

## GENESE POST-EDITORIALE

*La vie d'un simple* a connu de nombreuses rééditions, auprès de trois éditeurs, mais la plupart ne sont en fait que des réimpressions. Sont indiquées en gras ci-dessous les quatre éditions présentant des différences, qui sont celles que nous donnons à lire.

<b>Édition originale</b>	<b>1904</b>	<b>Stock</b>	In-18 contenant VII + 313 pages. Cette édition est réimprimée en 1905, 1906 (deux fois), 1908, 1910, 1913 et 1918. Cette dernière porte donc la mention de 8 <sup>e</sup> édition.
<b>2<sup>e</sup> édition</b>	<b>1922</b>	<b>Nelson</b>	Il existe plusieurs réimpressions de cette édition, souvent difficiles à identifier, car elles ne figurent pas toutes dans le catalogue de la BnF ; certaines des éditions citées dans Worldcat (1932, 1935) ne sont pas accessibles.
Réimpression	1934	Stock	9 <sup>e</sup> édition Stock. Reprise du texte de l'édition de 1904 et ajout d'une introduction de Guillaumin expliquant le retour au texte de l'édition originale. Le livre est accompagné d'une préface de Daniel Halévy.
<b>3<sup>e</sup> édition</b>	<b>1943</b>	<b>Stock</b>	10 <sup>e</sup> édition Stock, qui paraît en fait en 1944. Annoncée comme « définitive » sur la page de titre, cette édition contient des illustrations de Charles Bouleau. Elle conserve la préface de Daniel Halévy.
<b>4<sup>e</sup> édition</b>	<b>1945</b>	<b>Les Éditions nationales</b>	Luxueuse édition in-8° avec des lithographies et dessins d'André Jordan. Le livre est mis en vente en mars 1946.
Réimpression	1947	Stock	11 <sup>e</sup> édition Stock. Reprise du texte de 1943, sans les illustrations. Le copyright indique d'ailleurs 1943. Seule la préface est paginée différemment.

Une autre édition paraît outre-Atlantique du vivant de l'auteur chez Ginn, à Boston, en 1926. Cette édition didactique pour apprenants de français comme langue étrangère reprend le texte de Nelson en y ajoutant une introduction, des notes de bas de page, des questions et un glossaire. Par ailleurs, des publications en feuilleton sont parues sans modifications du texte par l'auteur : dans *Le progrès social* (5 novembre 1908 – 20 janvier 1909 ; texte de l'édition originale Stock) et dans *Le peuple* (22 mai – 17 juillet 1925 ; texte de l'édition Nelson).

### 1. STOCK (1904) > NELSON (1922)

Après le succès populaire et critique de *La vie d'un simple*, les relations entre Stock et Guillaumin se sont refroidies en raison des démarches entreprises par l'auteur pour faire publier ses autres ouvrages. Son deuxième roman, *Près du sol*, paraît ainsi en 1906 chez Calmann-Lévy, entraînant la colère de Stock, qui refuse de publier d'autres œuvres de Guillaumin (Stock 1936 : 255). L'auteur regrette quant à lui le peu d'entrain dont fait preuve Stock pour maintenir *La vie d'un simple* en librairie. Le livre bénéficie néanmoins de plusieurs tirages – simples copies du cliché original – et en est à sa huitième édition en 1918.

Guillaumin contacte alors, en 1919, la maison internationale Nelson & Sons qui venait de lancer à Paris une collection proposant des ouvrages bon marché au format poche, mais de bonne facture<sup>6</sup>. Cette opportunité a permis à l'auteur de voir les chiffres de vente s'accroître considérablement tout en ayant la possibilité d'apporter au texte d'importantes retouches qui lui avaient jusqu'ici été refusées par Stock. Le processus éditorial, qui s'étend de 1919 à 1922, traîne un peu en raison de la volonté de Guillaumin de réviser le texte. Un délai lui est accordé en avril 1920, puis l'éditeur prend du retard, mais les épreuves parviennent à l'auteur début 1922. Il faudra environ 4 mois et plusieurs allers-retours pour que l'éditeur et l'auteur se mettent d'accord sur les corrections sur épreuves : Guillaumin fait un grand nombre de corrections à ce stade ; l'éditeur lui avait proposé de les réduire « au strict minimum », avant de proposer un retour à la version à partir de laquelle ont été composées les épreuves ; c'est une « catastrophe » pour Guillaumin, mais une solution est finalement trouvée (Mathé propose des extraits de ces échanges ; 1966 : 661-662).

Guillaumin minimise la portée des retouches dans l'avertissement du livre : « L'auteur a cru devoir apporter quelques modifications de détail à cette œuvre de jeunesse » (Guillaumin 1922 : 4). Les lecteurs pourront toutefois apprécier l'ampleur de ces modifications dans la comparaison des éditions de 1904 et de 1922. Elles sont sans doute considérées par Guillaumin comme de modifications de détail, car elles n'affectent que « la forme », comme il l'écrit à plusieurs reprises à ses correspondants. Il avait déjà présenté en 1909 ce qu'il considérait comme les faiblesses de son texte : « J'avais mis là, à défaut de la perfection de la forme, toute la spontanéité des choses observées et vécues » (Guillaumin 1909). Lorsqu'il s'attèle à la révision du texte, il écrit à un correspondant :

Se relire après quinze ans est une rude épreuve pour un autodidacte de mon espèce. Je n'envisageais que des retouches très rares ; j'en ai fait de nombreuses. Le résultat sera ce qu'il pourra : au moins ai-je satisfait ma conscience d'auteur. (Lettre à Charles Bruneau du 10 janvier 1920, citée dans Mathé 1966 : 678)

C'est ainsi principalement pour des raisons d'insécurité linguistique que Guillaumin a souhaité reprendre son texte, insécurité en partie liée à certaines critiques de l'époque suggérant qu'il est « prosateur sans le savoir » et le rappelant à son statut de paysan : « Ce n'est pas un styliste, assurément ; mais il mérite le titre qu'on lui a donné là-bas, en Bourbonnais, "d'écrivain paysan" » (Brisson 1904 : 269).

Ce sont notamment ces critiques et autres retours d'épreuves qui le convainquent des faiblesses de ses débuts en littérature : « Les romans de la première période ne me donnent plus du tout satisfaction quant à la forme » (Lettre d'Émile Guillaumin à Adolphe Hodée du 18 décembre 1932, Archives départementales de l'Allier, 47J69). Adoptant une posture d'élève, il s'exclame ainsi, lorsqu'il reçoit le manuscrit de *Près du sol* lourdement annoté par Louis Ganderax : « Mais que d'utiles leçons dans cet examen minutieux, incitant à la sévérité pour soi-même » (Guillaumin 1926). Avec l'expérience de son activité d'écrivain, Guillaumin évalue ses premiers romans de manière très sévère et en soumet plusieurs à une large révision : *Près du Sol*, *Baptiste et sa femme* et *Rose et sa Parisienne* (voir la même lettre à Hodée). À propos de la révision de *Près du Sol*, il écrit ainsi :

Dans ce petit roman tel qu'en fin de compte il parut, que de termes impropres, de longueurs et de fautes de goût – que d'inconscience candide !  
Volontairement, cette fois, je me suis remis à éplucher ce pauvre texte, à recouvrir les pages d'un gribouillis nouveau, avec l'espoir modeste d'une moindre imperfection quant à la forme. (Guillaumin 1926)

---

<sup>6</sup> La question du prix est importante pour l'éditeur, qui inclut dans le contrat une clause interdisant les publications à un prix moins élevé chez un autre éditeur (Lettre de Guillaumin à Henry Poulaille du 10 août 1930, *Cahiers Henry Poulaille* 2007 : 29).

Concernant *La vie d'un simple*, il évoque dans l'introduction de l'édition de 1934 les « insuffisances et faiblesses » de l'édition de 1904 : « poncifs et banalités », « pâle imitation », « recherche de l'effet », « rhétorique du plus mauvais goût », « naïveté désarmante » (Guillaumin 1934 : XIII-XIV ; repris en partie dans Guillaumin 1943 : 15-16). Si Guillaumin est satisfait de la révision de *La vie d'un simple*, les avis concernant l'édition de 1922 sont plutôt partagés et la presse demeure muette (Mathé 1966 : 678-679).

Le dossier éditorial de *La vie d'un simple* est riche et permet de mieux apprécier le travail réalisé par l'auteur. La Médiathèque Samuel Paty Moulins Communauté possède un exemplaire de l'édition Stock de 1918 annoté par Guillaumin en vue de la publication chez Nelson (Fonds bourbonnais, cote R-BP-2663). Les Archives départementales de l'Allier conservent également un dossier contenant des corrections manuscrites rédigées sur les feuilles coupées d'un cahier (47J 17). L'auteur indique dans la marge le numéro de page de l'édition de 1918 auquel correspond la modification, avec une lettre pour indiquer l'emplacement de la correction sur la page (h[aut], m[ilieu] ou b[as]). Ces passages correspondent aux modifications dans l'édition de 1918 qui sont écrites sur des banderoles. Il semblerait ainsi que Guillaumin ait corrigé le texte directement dans l'édition de 1918, mais qu'il ait écrit sur un cahier les passages qui contenaient des changements plus importants, puis qu'il les ait recopiés dans l'édition de 1918 à l'aide de banderoles, parfois avec de petits changements. Les corrections dans l'édition de 1918 ont bien été reportées dans l'édition de 1922, mais il demeure des différences qui s'expliquent par le travail effectué par l'auteur sur épreuves. Ces épreuves sont elles aussi conservées aux Archives départementales de l'Allier (47J 1). Voici un exemple des changements accomplis sur ces différents supports

<p>Stock 1904, p. 18</p>	<p>Nelson 1922, p. 29</p> <p><i>Les changements principaux sont indiqués en bleu pour les feuilles du cahier, en vert pour l'édition de 1918 corrigée à l'aide d'une banderole, et en gras pour l'édition de 1922 (les modifications ont été apportées à la main sur les épreuves)</i></p>
<p>Quand ils eurent tous les quatre vidé leur bidon de soupe, le plus vieux, qui avait la barbe grise, souleva des copeaux et mit à découvert le couvercle de la marmite ; un gros morceau de lard rance s'y trouvait, dont il fit le partage. Chacun prit sa portion sur une tranche de pain noir qui ne me parut pas valoir beaucoup mieux que le nôtre, bien qu'il vînt d'un boulanger de Bourbon. Et quand ils eurent mangé, ils se</p>	<p>Quand ils eurent tous les quatre vidé leur bidon, le plus âgé, qui avait un collier de barbe grise, souleva les copeaux et mit à découvert une manière de plat, fermé par le dessus de la marmite [contenant →, qui contenait] un gros morceau de lard rance dont il fit le partage. [Après qu'ils l'eurent mangé → Quand ils eurent englouti ce lard → Ils engloutirent ce lard], chacun taillant du couteau, à grosses bouchées,</p>

<sup>7</sup> L'enveloppe est libellée « extraits de corrections manuscrites [1934] » dans les archives, mais il semble s'agir d'une erreur. Elle contient en effet une épreuve corrigée de la préface de Daniel Halévy pour l'édition Stock de 1934, mais le reste de l'enveloppe correspond aux retouches pour l'édition de 1922. Ces deux documents ont peut-être été classés dans la même enveloppe par des archivistes, mais si Guillaumin l'avait fait lui-même, il est possible qu'il ait eu envie de répartir des corrections en vue de l'édition de 1922 pour préparer l'édition de 1934. Comme nous le verrons ci-dessous, l'édition de 1934 reprend finalement le texte de l'édition de 1904 et n'intègre donc aucun des changements de l'édition de 1922.



<p>rafraîchirent à tour de rôle au tonnelet, qu'ils tenaient suspendu à la force des bras au-dessus de leur bouche ramenée à la position horizontale.</p>	<p>dans sa portion étalée sur une tranche de [pain noir → pain bis → pain] ; [puis], à tour de rôle, ils se rafraîchirent, maintenant à la force des bras le tonnelet au-dessus de leur bouche – et l'on entendait l'eau glouglouter dans leur gorge.</p>
---	---

Comme dans cet exemple, les corrections sur épreuves tendent souvent vers une suppression des subordonnées ou vers l'utilisation de phrases averbales :

Épreuves 1922	Épreuves 1922 corrigées
<p>Je m'intéressais d'ailleurs à toutes les floraisons d'énergie <b>qui s'épanouissaient</b> épanouies derrière moi</p>	<p>Je m'intéressais d'ailleurs à toutes les floraisons d'énergie épanouies derrière moi</p>

Épreuves 1922	Épreuves 1922 corrigées
<p><b>Sa</b> provision <b>était maigre</b>, en effet</p>	<p><b>Maigre</b> provision, en effet</p>

Selon Guillaumin, le travail de révision « porte uniquement *sur la forme*, bien entendu et il est délicat en diable » (Lettre à Ernest Pérochon du 17 juin 1920, Archives départementales de l'Allier, 47J69). Les modifications sont en effet ponctuelles, pour la plupart, et ne concernent pas la structure du récit, alors que c'était également un point relevé par la critique :

Le reproche que je ferai à M. Guillaumin, c'est qu'il ne sait pas *composer* un livre. Il met au même plan des incidents puérils et des faits importants ; il se noie en des détails d'une exactitude rigoureuse, mais qui n'ajoutent rien à l'action et nuisent à l'intérêt par leur inutilité même. (Brisson 1904 : 268)

Le travail sur la forme est souvent un travail de concision, à laquelle l'auteur parvient notamment en réduisant le nombre de subordonnées et en les remplaçant par des participiales ou par un autre type d'apposition. Voici quelques exemples visibles sur Variance :

Stock 1904	Nelson 1922
<p><b>Quand</b> le seigle <b>fut mûr, – et cela ne tarda guère, –</b> il me fallut repartir.</p>	<p><b>Quelques jours après,</b> le seigle <b>mûr</b>, il me fallut repartir.</p>

Stock 1904	Nelson 1922
<p><b>Quand je songe que je n'avais pas encore</b> sept ans <b>quand m'arrivaient</b> ces aventures, <b>quand je compare</b> mon enfance à celle des petits d'aujourd'hui qu'on dorlote et qu'on choie, et qu'on n'oblige à aucun travail <b>manuel</b> [...]</p>	<p><b>Songeant qu'à</b> sept ans <b>m'advenaient</b> ces aventures, <b>comparant</b> mon enfance à celle des petits d'aujourd'hui qu'on dorlote et qu'on choie, et qu'on n'oblige à aucun travail <b>sérieux</b> [...]</p>

Stock 1904	Nelson 1922
<p><b>Mlle Julie étant venue un jour, je</b> me hasardai à <b>lui</b> demander pourquoi M. Decaumont écrivait</p>	<p><b>Je</b> me hasardai à demander <b>un jour à Mlle Julie</b> pourquoi M. Decaumont écrivait ainsi les choses</p>

ainsi les choses baroques que je débitais bien malgré moi. Elle me dit que c'était un grand homme qui s'occupait à faire des livres, <b>et qu'il était célèbre.</b>	baroques que je débitais bien malgré moi. Elle me dit que c'était un grand homme, <b>un homme célèbre</b> qui s'occupait à faire des livres.
---	--

Guillaumin cherche également à remplacer les subordonnées par des tournures nominales, suivant en cela une tendance de son époque (voir Smadja et Piat 2009 : 166). En voici quelques exemples :

dès qu'il eut l'occasion de me voir → à sa première visite  
à l'heure où nous soupions → à l'heure de la soupe  
dès qu'ils avaient mangé → sitôt le repas fini

Grand lecteur, Guillaumin semble avoir développé son goût littéraire à la fréquentation d'œuvres et d'auteurs contemporains. Mathé donne l'exemple des temps verbaux pour souligner la maîtrise de l'auteur, notamment en ce qui concerne l'utilisation du présent de narration (Mathé 1966 : 505).

Stock 1904	Nelson 1922
<b>Mais voilà que me revinrent en mémoire les</b> histoires de malfaiteurs et de brigands <b>que j'avais entendu raconter</b> aux veillées d'hiver.	<b>Je songe aux</b> histoires de malfaiteurs et de brigands <b>entendues</b> aux veillées d'hiver.

Autre technique littéraire développée par Guillaumin, l'ordre des mots est parfois bousculé pour éloigner le verbe du sujet : dans l'exemple suivant, il s'agit de donner à voir la place avant de la qualifier de triste :

Stock 1904	Nelson 1922
<b>La place de l'église où j'étais cadrait bien avec l'ensemble triste de tout. Ils étaient tristes, ses grands arbres à la nudité voilée de paillettes blanches, et ses arbustes buissonneux, tout blancs aussi, et son carré de gazon nu qui craquait sous mes pas, et son bassin rectangulaire dont les glissades des gamins avaient meurtri la glace terne,</b>	<b>Et cette place, avec ses arbres squelettiques, ses arbustes buissonneux chargés de paillettes blanches, son carré de gazon nu qui craquait sous les pas, son bassin rectangulaire dont les glissades des gamins avaient meurtri la glace terne, cadrait assez avec la tristesse générale.</b>

Certaines modifications visent parfois à élever le registre ou à rendre la langue plus riche : « on » devient souvent « l'on », et « un » « l'un » ; il y a une plus grande diversité de verbes de parole (« énonçais » remplace « disais ») ; « comme un enfant » est modifié en « ainsi qu'un enfant ». Un ami de Guillaumin assure ainsi avoir « pris un vif plaisir à la comparaison des deux versions, un plaisir vif et utile car on peut en tirer d'excellentes leçons de bien dire » (Lettre d'Alexandre Boisserie du 15 mars 1922, Archives départementales de l'Allier, 47J 68). Presque paradoxalement, le même interlocuteur ajoute que le texte est « très souvent même plus pittoresque et plus savoureux grâce à l'expression locale que vous avez introduite ». Guillaumin introduit en effet aussi des tournures plus familières ou régionales (voir François 2024). Ces deux types de modification sont en fait complémentaires, car l'auteur cherche à rendre sa prose plus

ferme et plus précise, tout en proposant des expressions et des tournures reflétant la langue de son protagoniste. C'est là un point essentiel, car la révision aurait pu rendre le texte moins naturel, moins authentique, comme le craignent certains proches de Guillaumin. Au contraire, l'auteur n'hésite pas à supprimer les effets littéraires qui détonnaient avec le caractère de Tiennon, comme le lui reproche Charles-Louis Philippe : « on est gêné parce qu'alors c'est vous qui nous arrivez avec de la littérature, des souvenirs de lecture » (Lettre du 22 mars 1904 citée dans Guillaumin 1942 : 114). Philippe cite l'exemple des « ruses de stratège », que Guillaumin récrit pour l'édition de 1922 (que ce passage décrit un épisode se déroulant lorsque Tiennon avait environ 9 ans) :

Stock 1904	Nelson 1922
Elles perçaient au travers des haies avec une facilité étonnante et il fallait des ruses de stratège pour les empêcher de partir ; il était d'ailleurs impossible de les faire rester bien longtemps.	Elles perçaient au travers des bouchures avec une facilité étonnante et il fallait veiller ferme, ruser avec elles pour les retenir une heure ou deux.

Philippe donne un autre exemple de conversation qui manque de naturel et que Guillaumin aurait dû écrire « en style parlé et non en style écrit » (Guillaumin 1942 : 114). Il s'agit d'un récit intradiégétique pris en charge par l'oncle de Tiennon sur un souvenir de guerre. Guillaumin récrit donc cette longue réplique en transformant le passé simple en présent, en ajoutant des expressions populaires (« en veux-tu en voilà » ; « et pas pour rire, je vous en réponds »), parfois très familières (« salauds », « z'yeutais », « bouffer ») ou en supprimant certaines formulations sans doute jugées trop « littéraires » (« une légère ondulation ») :

Stock 1904	Nelson 1922
<p>■ C'était l'avant-veille de la Bérésina, un jour qu'il faisait rudement froid, sacré bon sang ! J'étais en reconnaissance avec ma compagnie, sur les flancs de la colonne, au delà d'une légère ondulation qui se détachait en relief dans l'immense paysage plat. Et voilà qu'au moment où on ne s'attendait à rien, les Cosaques se mirent à nous canarder à faible portée. Avant que nous n'ayons eu le temps de nous mettre en état de défense, ils avaient tué ou blessé la bonne moitié de notre petite troupe ; puis, nous voyant démoralisés, ils se précipitèrent sur nous avec des cris sauvages : étant nombreux, ils voulaient nous cerner. Alors, nous leur fîmes voir que nous étions des Français ; nous nous défendîmes à la baïonnette avec une telle vigueur qu'ils ne purent réussir à nous entourer. Le chef russe avait une sale tête ; j'aurais bien voulu lui mettre les tripes au vent. Mais comme je l'approchais, un furtif coup d'œil à gauche me</p>	<p>■ C'était peu avant la Bérésina, un jour qu'il faisait rudement froid, sacré bon sang ! Voilà qu'on nous envoie une vingtaine en reconnaissance pour fouiller un petit bois de sapins sur la gauche de la colonne. On ne voyait rien ; on ne s'attendait à rien – quand tout à coup, d'une espèce de ravin, des Cosaques surgissent, en veux-tu en voilà, qui nous canardent en criant comme des sauvages et tâchent à nous cerner. Alors nous faisons jouer la baïonnette et pas pour de rire, je vous en réponds ! Le chef de ces salauds avait une sale tête ; j'aurais bien voulu lui mettre les tripes au vent... Mais comme je le z'yeutais, j'aperçois un grand gargan avec une barbe à poux, qui me guettait aussi crosse levée... J'évite le choc par un saut de côté ; je lui fiche un coup de tête dans le ventre si violent qu'il chancelle et s'abat dans la neige. Alors, voyant ma baïonnette viser sa poitrine, il me fixe de ses deux grands yeux blancs épouvantés</p>

<p>permet de voir un grand diable en train de prendre ses mesures pour m'assommer d'un coup de crosse. Je n'eus que le temps d'éviter le choc en faisant un saut de côté. Et, avant que le Cosaque ait pu se reconnaître, je lui fichai un coup de tête dans le ventre, puis un croc en jambe qui le fit s'étendre dans la neige, puis, prestement, j'amenai la pointe de ma baïonnette en vue de sa poitrine... Alors le malheureux me fixa de ses deux grands yeux blancs pleins d'épouvante et de supplication :</p> <p>– "Francis bono !... Francis bono !... disait-il."</p>	<p>que je n'oublierai jamais :</p> <p>– "Francis bono !... Francis bono !... suppliait-il."</p>
---	---

Dans son chapitre intitulé « style simple et style complexe en prose », Stéphanie Smadja évoque la réécriture par Jérôme et Jean Tharaud de *Dingley, l'illustré écrivain*, telle qu'elle est commentée en 1921 par Benjamin Crémieux :

La première version ne fait-elle pas penser à la copie d'un très bon élève et la seconde à cette même copie revue et corrigée par un très bon professeur, exquis grammairien et fin lettré, conformément à tous les canons éprouvés de la grammaire et de la rhétorique ? (Smadja 2013 : 78-79).

L'analyse de Crémieux permet à Smadja d'approfondir la réflexion sur la simplicité dans les années 1920 :

L'analyse de Benjamin Crémieux met en valeur les caractéristiques les plus saillantes, selon l'époque, pour définir le style simple : suppression des épithètes inutiles, condensation du propos ; « recherche du détail concret, du trait pittoresque, du mot exotique » ; enfin « épouillage de tout jargon éphémère, naturaliste ou symbolard ». (Smadja 2013 : 79)

Ces caractéristiques sont proches de celles visées par Guillaumin dans sa révision du texte, qui date des années 1920 à 1922, soit exactement l'époque de l'article de Crémieux (novembre 1921 dans la *Nouvelle Revue Française*). L'écrivain bourbonnais semble donc bien avoir pris la mesure des tendances littéraires de son époque.

Deux types de modifications méritent encore d'être mentionnés. Certaines corrections concernant des noms propres, on peut se demander si elles ont été effectuées pour masquer des références, ce que Guillaumin aurait aussi fait pour la deuxième édition de ses *Dialogues bourbonnais* (Mathé 1966 : 165) : Toveny devient Giverny ; Clemorin devient Clermoux ; Duranthon devient Duverdon ; Gorgeon devient Bergeon<sup>8</sup> ; l'école d'agriculture « à Rennes, en Bretagne » devient « une grande école d'agriculture ». Détail amusant, le nom du chien de Tiennon, Médor a sans doute été modifié tardivement : le manuscrit contient bien ce nom, mais la dernière occurrence donne Castor, de même que dans l'édition de 1904. Toutes les autres mentions du chien interviennent dans les huit premiers chapitres et seule cette dernière, corrigée dans l'édition de 1922, apparaît en fin d'ouvrage, au chapitre LII, dans un souvenir de jeunesse d'un Tiennon déjà âgé. Il ne serait pas étonnant que Guillaumin ait pensé à modifier les occurrences dans la partie du livre qui porte sur les années où Tiennon vivait avec ce chien, mais qu'il ait oublié la dernière, qui se situe à la fin du livre.

<sup>8</sup> Il s'agit du seul cas de cette liste pour lequel Guillaumin conserve la leçon de 1904, Gorgeon, dans l'édition de 1945. Sans doute un oubli.

Par ailleurs, l'édition de 1922 semble imposer une sorte de censure sur des passages ayant rapport au corps, qu'il s'agisse de sexualité ou de maladie. Les « plaisirs sexuels » deviennent des « plaisirs d'amour » et il n'est plus question d'un Tiennon « refoulant [s]on désir ». Il n'y a plus de précisions non plus concernant le « rhumatisme ~~qui la tenaillait tantôt à la tête, tantôt à l'estomac~~ ». Finalement, cette description crue disparaît de l'édition Nelson :

À la suite de l'attouchement de quelque mouche sale, la plaie de sa face s'était tuméfiée, était devenue bleuâtre, et ce furent les convulsions horribles du tétanos qui le conduisirent enfin à cet anéantissement de la mort qu'il avait tant souhaité. (Guillaumin 1904 : 306)

## 2. STOCK (1904) ET NELSON (1922) > STOCK (1943)

*La vie d'un simple* n'a connu dans les années 1920 aucune nouvelle édition chez Stock, dont la faillite, avant la reprise par Delamain et Boutelleau, a privé Guillaumin d'une partie de ses droits d'auteur (Lettre à Alexandre Boissérie du 17 avril 1921, Archives départementales de l'Allier, 47J 68). Le livre continue à être disponible en librairie dans l'édition Nelson, depuis 1922, et il faudra attendre les années 1930 pour que Guillaumin parvienne à faire rééditer son premier succès chez Stock, avec l'aide indirecte d'Henry Poulaille. Ce dernier souhaitait lancer une nouvelle collection chez l'éditeur Valois pour publier les « classiques de la littérature prolétarienne » et propose à Guillaumin que *La vie d'un simple* constitue l'un des premiers numéros (*Cahiers Henry Poulaille* 2007 : 25). L'auteur donne son accord à Valois, mais l'édition n'aboutit pas. En 1933, toujours dans le cadre d'un projet de collection de Poulaille, Guillaumin étudie la possibilité de publier le livre chez Gallimard en exploitant une clause de son contrat chez Stock pour récupérer les droits du livre, en raison du manque de volonté de l'éditeur à rééditer le livre. Delamain et Boutelleau refusent d'abandonner le roman de Guillaumin et annoncent une réimpression immédiate (*Cahiers Henry Poulaille* 2007 : 91-97)

La 9<sup>e</sup> édition de *La vie d'un simple* paraît donc en 1934, avec une préface de Daniel Halévy – « Trois pages intelligentes, bien qu'un peu superficielles » (Lettre de Guillaumin du 4 janvier 1935 citée dans Mathé 1966 : 679) –, mais le texte reprend celui de l'édition originale. Le travail assidu de Guillaumin pour l'édition Nelson est abandonné, alors que le texte de 1922 semblait avoir remplacé celui de 1904 pour l'auteur (*Cahiers Henry Poulaille* 2007 : 90). Il avait d'ailleurs essayé de faire accepter les modifications par Stock dès 1921, mais les coûts d'une nouvelle composition avaient effarouché Delamain et Boutelleau (voir Mathé 1966 : 679). Une introduction, intitulée « L'autodidacte devant l'expérience » explique le retour au texte de 1904 pour l'édition de 1934 en citant l'opinion de quelques amis de l'auteur :

« Ce travail, certes méritoire, ne s'imposait point. Le livre, très bon dans sa forme première, perd ainsi quelque peu de son caractère. Vous écriviez alors selon vos moyens du moment qui cadraient bien avec le sujet. Etc. »  
L'argument, somme toute défendable, m'entraîne à accepter l'offre de la Librairie Stock de rééditer la *Vie d'un Simple* dans le texte primitif. (Guillaumin 1934 : XIV)

L'explication interpelle, lorsque l'on sait que Guillaumin regrette, dans sa correspondance, que Stock ne veuille pas d'une édition corrigée. Il s'agit bien d'une résignation, et plus de la moitié de l'introduction justifie en fait la révision de 1922, comme le laisse penser le titre « L'autodidacte devant l'expérience ».

### 2.1. Stock (1904) > Stock (1943)

Stock accepte finalement de publier en 1943 une nouvelle édition avec un texte remanié. Il s'agit d'une édition illustrée avec des dessins au fusain de Charles Bouleau. Le texte

remanié n'est cependant pas celui de l'édition Nelson : Stock prépare le texte de l'édition de 1943 à partir de celle de 1904 et le propose à l'auteur sous forme d'épreuves. Guillaumin entreprend alors un long travail de révision sur un texte déjà composé, comme il l'explique dans une lettre à Alexandre Boisserie :

J'ai jugé bon de les [les nombreuses retouches de détail apportées il y a 20 ans à l'édition Nelson] reprendre ici pour la plus grande partie, – cette édition devenant définitive. Sur acquiescement de Delamain, je me suis donc attelé aux épreuves, hélas déjà en pages. Et ce travail absorbant, minutieux, m'a pris depuis 6 semaines toutes mes heures libres. Je vais expédier, me tenant pour à demi satisfait – avec la crainte d'avoir rendu difficile par endroits le travail des correcteurs. On verra bien ! (Lettre du 18 juillet 1943, Archives départementales de l'Allier, 47J 68)

Les Archives départementales de l'Allier conservent le jeu d'épreuve ayant servi à la révision du texte (47J1). Une comparaison avec l'édition de 1943 confirme que les changements de Guillaumin ont bien été pris en compte.

L'analyse des corrections sur épreuves révèle que l'auteur reprend en fait une grande partie des modifications de 1922, mais revient parfois à l'édition de 1904 et ajoute par ailleurs de nouvelles corrections, créant ainsi un texte nouveau, qui permet à Guillaumin de poursuivre son travail de révision, et à l'éditeur d'imprimer la mention d'« édition définitive » sur la page de titre. L'édition de 1904 est donc la source de celle de 1943 d'un point de vue matériel, mais il existe également un lien génétique entre l'édition de 1922 et celle de 1943, puisque Guillaumin utilise le texte de l'édition Nelson pour corriger les épreuves de l'édition de 1943. L'édition Variance propose ainsi une double comparaison afin de rendre compte de ce travail complexe de révision : Stock (1904) > Stock (1943) et Nelson (1922) > Stock (1943). Il s'agit d'un cas particulier sur la plateforme Variance, mais indispensable dans le cas de cette œuvre dont la genèse post-éditoriale n'est pas linéaire.

## 2.2. Nelson (1922) > Stock (1943)

L'édition de 1943 reprend l'introduction de 1934 en ajoutant un paragraphe pour justifier la reprise des modifications de l'édition Nelson. En voici le début :

... ET À CELLE DE 1943

Une décade nouvelle a passé : une seconde est en cours. La faveur du public conserve à ce livre, quarante ans après sa publication, un succès croissant. J'ai ruminé beaucoup depuis sur le problème exposé plus haut et me suis convaincu que l'auteur a le devoir de poursuivre le mieux dans une œuvre aussi longtemps qu'il en garde la possibilité. Le texte primitif intégral, en maints détails ne me satisfaisant plus, j'ai donc cru devoir reprendre ici grosse part des retouches apportées à l'édition Nelson [...]

L'édition de 1943 s'éloigne cependant du texte de 1922 en plusieurs endroits. On pourrait croire que les retouches de l'édition de 1922 qui ne sont pas conservées ont parfois été omises par manque de place sur les épreuves ou par oubli. Ce n'est pas toujours le cas, car Guillaumin pensait être parfois allé trop loin sur certains points, comme il l'explique dans la suite de l'introduction citée ci-dessus :

[...] j'ai donc cru devoir reprendre ici grosse part des retouches apportées à l'édition Nelson – en excluant pourtant celles qui ne me semblaient pas absolument justifiées. Car, en toutes circonstances et sur tous sujets, la sagesse élémentaire consiste à retenir des opinions divergentes ce que l'expérience montre en chacune de plus raisonnable.

Une comparaison de la fin du livre permet de saisir le travail réalisé par Guillaumin à partir des éditions de 1904 et de 1922. On remarque premièrement que le nombre de modifications est plus important pour Stock 1904 > Stock 1943 que pour Nelson 1922 > Stock 1943 (cela se vérifie pour une comparaison sur l'intégralité du livre) :

Stock 1904	Stock 1943
<p>Moi, que m'importe ? Je suis de plus en plus difficile à émouvoir. Je ne demande qu'une chose, c'est de rester jusqu'au bout à peu près valide. Tant que je rendrai des services à mes enfants, ils me supporteront aisément. Ils me seront encore humains, je n'en doute pas, si j'en arrive à n'être bon à rien. Mais j'appréhende de leur être à charge, de devenir paralytique ou aveugle, ou de tomber dans l'enfance, ou encore de souffrir longtemps de quelque maladie de langueur. Cette idée me causerait trop de peine de savoir que je suis un vieil objet encombrant qu'on voudrait bien voir disparaître.</p> <p>Je me rappelle ceux que j'ai vus ainsi, ma grand'mère il y a longtemps, et récemment mon pauvre parrain : c'est trop triste. Que la mort survienne : elle ne m'effraie pas ; c'est sans amertume et sans crainte que je lui fais parfois l'honneur de songer à elle. La mort ! la mort ! mais non l'horrible déchéance venant troubler pour une carcasse finie le labeur des jeunes, des bien portants, la vie ordinaire d'une maisonnée. Qu'elle me frappe à l'œuvre encore, afin qu'on puisse dire :</p> <p>■ Le père Tiennon a cassé sa pipe ; il était bien vieux, bien usé ; mais il s'occupait cependant : jusqu'au bout il a travaillé.</p> <p>Mais que mon oraison funèbre ne soit pas celle-ci :</p> <p>■ Le père Bertin est mort : pauvre vieux ! dans l'état où il était, c'est un grand débarras pour lui et un grand bonheur pour sa famille.</p> <p>De la vie, je n'ai plus rien à espérer, mais j'ai encore à craindre. Que cette calamité dernière me soit évitée : c'est là mon unique souhait.</p> <p>Ygrande (Allier) 1901-1902. FIN</p>	<p>Moi, que m'importe ? Je ne demande qu'une chose, c'est de rester jusqu'au bout à peu près valide. Aussi longtemps que je rendrai des services à mes enfants, ils me supporteront aisément. Ils me seront encore humains, sans doute, si j'en arrive à n'être bon à rien. Mais j'appréhende de leur être à charge, de devenir paralytique ou aveugle, ou de tomber dans l'enfance, ou encore de souffrir longtemps de quelque maladie de langueur. Cette idée me causerait trop de peine de savoir que je suis un vieil objet encombrant qu'on voudrait bien voir disparaître. Que la mort survienne : elle ne m'effraie pas ! Je songe à elle sans amertume et sans crainte. La mort ! la mort ! mais non l'horrible déchéance venant troubler le labeur des jeunes, des bien portants, la vie ordinaire d'une maisonnée. Qu'elle me frappe à l'œuvre encore, afin qu'on puisse dire :</p> <p>■ Le père Tiennon a cassé sa pipe ; il était bien vieux, bien usé ; mais point à charge. Jusqu'au bout il a travaillé. ■</p> <p>Mais je redoute ceci comme oraison funèbre :</p> <p>■ Le père Bertin est mort. Pauvre vieux ! dans l'état où il était, c'est un grand débarras pour lui et un grand bonheur pour sa famille. ■</p> <p>De la vie, je n'ai plus rien à espérer, mais j'ai encore à craindre. Que cette calamité dernière me soit évitée : c'est là mon unique souhait.</p> <p>Ygrande, 1901-1902.</p> <p>FIN</p>

Nelson 1922	Stock 1943
<p>Moi, que m'importe ? Je ne demande qu'une chose, c'est de rester jusqu'au bout à peu près valide. Tant que je rendrai des services à mes</p>	<p>Moi, que m'importe ? Je ne demande qu'une chose, c'est de rester jusqu'au bout à peu près valide. Aussi longtemps que je rendrai des</p>

<p>enfants, ils me supporteront aisément. Ils me seront encore humains, <b>je n'en doute pas</b>, si j'en arrive à n'être bon à rien. Mais j'appréhende de devenir paralytique ou aveugle, ou de tomber dans <b>l'inconscience</b>, ou encore de souffrir longtemps de quelque maladie de langueur. Cette idée me causerait trop de peine de savoir que je suis un vieil objet encombrant qu'on voudrait bien voir disparaître. Que la mort survienne, elle ne m'effraie pas ! Je songe à elle sans amertume et sans crainte. La mort ! la mort ! mais non l'horrible déchéance venant troubler le labeur des jeunes, des bien portants, la vie ordinaire d'une maisonnée. Qu'elle me frappe à l'œuvre encore, afin qu'on puisse dire :</p> <p>■ Le père Tiennon a cassé sa pipe ; il était bien vieux, bien usé, mais point à charge. Jusqu'au bout il a travaillé.</p> <p>Mais je redoute comme oraison funèbre <b>ceci</b> :</p> <p>■ Le père Bertin est mort. Pauvre vieux ! C'est un grand débarras pour lui et un grand bonheur pour sa famille.</p> <p>De la vie, je n'ai plus rien à espérer, mais j'ai encore à craindre. Que cette calamité dernière me soit évitée : c'est là mon unique souhait</p> <p><b>Ygrande (Allier)</b>, 1901-1902.</p> <p>FIN</p>	<p>services à mes enfants, ils me supporteront aisément. Ils me seront encore humains, <b>sans doute</b>, si j'en arrive à n'être bon à rien. Mais j'appréhende de <b>leur être à charge, de</b> devenir paralytique ou aveugle, ou de tomber dans <b>l'enfance</b>, ou encore de souffrir longtemps de quelque maladie de langueur. Cette idée me causerait trop de peine de savoir que je suis un vieil objet encombrant qu'on voudrait bien voir disparaître. Que la mort survienne, elle ne m'effraie pas ! Je songe à elle sans amertume et sans crainte. La mort ! la mort ! mais non l'horrible déchéance venant troubler le labeur des jeunes, des bien portants, la vie ordinaire d'une maisonnée. Qu'elle me frappe à l'œuvre encore, afin qu'on puisse dire :</p> <p>■ Le père Tiennon a cassé sa pipe ; il était bien vieux, bien usé, mais point à charge. Jusqu'au bout il a travaillé.</p> <p>Mais je redoute <b>ceci</b> comme oraison funèbre :</p> <p>■ Le père Bertin est mort. Pauvre vieux ! <b>dans l'état où il était, c'</b>est un grand débarras pour lui et un grand bonheur pour sa famille.</p> <p>De la vie, je n'ai plus rien à espérer, mais j'ai encore à craindre. Que cette calamité dernière me soit évitée : c'est là mon unique souhait</p> <p><b>Ygrande</b>, 1901-1902.</p> <p>FIN</p>
---	---

La plus grande partie des modifications apportées en 1922 a été reprise en 1943. Le nombre et l'étendue de ces modifications dans l'intégralité du livre confirme que Guillaumin a travaillé avec le texte de 1922 sous les yeux pendant qu'il corrigeait celui de 1904 composé en vue de l'édition de 1943. Il reste néanmoins des différences importantes entre Nelson 1922 et Stock 1943 : l'auteur revient parfois au texte de 1904 et ajoute de temps en temps de nouvelles modifications, qu'on ne trouve dans aucune des éditions précédentes.

La plupart des suppressions apportées entre 1904 et 1943 (en rouge dans le premier tableau) se retrouvent déjà dans Stock 1904 > Nelson 1922. De même, deux reformulations de 1922 sont conservées :

- 1904 : « c'est sans amertume et sans crainte que je lui fais parfois l'honneur de songer à elle » → 1922 et 1943 : « Je songe à elle sans amertume et sans crainte »
- 1904 : « mais il s'occupait cependant » → 1922 et 1943 : « mais point à charge »

Certains éléments supprimés en 1922 sont en revanche repris en 1943, comme ces passages en vert dans la dernière colonne : « De leur être à charge » ; « dans l'état où il



était ». De même, le remplacement d'« enfance » par « inconscience » est annulé en 1943, ainsi que certains remplacements concernant la ponctuation. L'édition de 1943 apporte également des nouveautés qui ne se trouvaient ni dans l'édition de 1904 ni dans celle de 1922 : « Aussi longtemps », « sans doute », suppression de la mention « (Allier) ». Il existe par ailleurs des cas mixtes où Guillaumin reprend la correction de 1922 en y apportant une modification : « Mais que mon oraison funèbre ne soit pas celle-ci » → « mais je redoute comme oraison funèbre ceci » → « mais je redoute ceci comme oraison funèbre ».

Un autre exemple nous est offert par Mathé, qui cite un extrait de l'édition de 1943 afin de montrer la maîtrise stylistique de Guillaumin, illustrée ici par l'économie des phrases nominales (Mathé 1966 : 505). Mathé ne précise pas, cependant, à quel point cette maîtrise est le résultat d'un processus d'apprentissage que l'on peut apprécier en comparant les trois éditions :

- « Ça passait pour être une bonne maison, et, en effet, le repas était copieux » (1904 : 43)
- « La maison était bonne et le repas copieux » (1922 : 55-56)
- « maison aisée ! repas copieux » (1943 : 65)

De nombreux critiques saluaient en 1904 la langue naturelle et authentique de *La vie d'un simple* et l'idée se perpétue malgré l'introduction de l'édition de 1943 dans laquelle Guillaumin parle de son expérience d'écrivain et de la maîtrise acquise au cours des 40 ans qui séparent la première édition de l'édition dite définitive. Poinot décrivait par exemple ainsi l'art de l'auteur en 1906 :

Nulle recherche de mots [...] Il ne s'embarrasse point des soucis d'un Flaubert. Il n'a cure des effets. Il écrit comme on parle, ce qui est enseigné dans les écoles primaires. Voilà pourquoi, je pense, il intéresse quelques écrivains las de l'écriture, quelques artistes las de l'effort d'art et qui l'ont patronné. (M.-C. Poinot, *La Grande Revue*, avril 1906 ; cité dans Roche 2006 : 109)

Cet avis est partagé, près d'un siècle plus tard, par Nelly Wolf, qui considère que *La vie d'un simple* est « un modèle de récit rédigé en style simple », écrit en « français d'école » (Wolf 1990 : 158). Le « français de niveau primaire » de Guillaumin se caractériserait par l'emploi de « techniques rhétoriques élémentaires » : « parallélisme, énumérations, marquent un style qui préfère par ailleurs les phrases courtes aux longues, les indépendantes juxtaposées aux phrases complexes, et, parmi les subordonnées, les relatives et les temporelles à toutes autres » (Wolf 1990 : 247).

Wolf semble se fonder sur l'édition de 1943 pour mener son analyse. La comparaison des éditions montre cependant que plusieurs des éléments qu'elle relève sont le résultat d'un travail stylistique de l'auteur, qui parfait ainsi des caractéristiques certes souvent présentes dès l'édition de 1904, mais considérées comme maladroites par Guillaumin. L'écrivain bourbonnais parvient ainsi à une forme de dépouillement valorisée dans les années 1920 par des auteurs en quête de simplicité (voir Smadja 2013), mais ses origines sociales occultent souvent le travail stylistique fourni et l'on continue à le considérer comme un paysan faisant œuvre de sociologie plus que de littérature.

### 3. STOCK (1943) > LES ÉDITIONS NATIONALES (1945)

En 1945 sort une belle édition illustrée de format in-8° comportant des lithographies d'André Jordan, un artiste proposé par Henry Poulaille, dont le *Pain quotidien* a été réédité dans la même collection l'année précédente. Elle n'est pas souvent commentée dans la recherche sur Guillaumin, car on pourrait penser au premier abord qu'elle reprend simplement le texte de l'« édition définitive » de 1943 dans un format de livre d'apparat destiné aux bibliophiles (Guillaumin 1945 : 1). Une lettre de Guillaumin est cependant

placée au seuil de l'ouvrage indiquant que c'est au contraire le texte de 1904 qui sert à la composition de cette nouvelle édition : « J'accepte volontiers pourtant votre décision de reprendre le texte de l'édition originale de 1904, à condition de pouvoir y apporter les quelques retouches de détail qui me paraissent indispensables » (Guillaumin 1945 : 1).

Guillaumin est toutefois maître dans l'euphémisme et, après avoir considéré dans la même lettre les révisions antérieures comme de « légers remaniements », il évoque « quelques retouches de détail » qui sont toutefois importantes tant d'un point de vue quantitatif que qualitatif (puisqu'elles sont jugées « indispensables »). Il y a certes moitié moins de corrections entre le texte de 1904 et celui de 1945 qu'entre le texte de 1904 et celui de 1922, mais elles restent nombreuses. Même s'il connaît l'échange de Guillaumin avec son éditeur, Mathé ne compte toutefois pas l'édition de 1945 parmi les « trois versions » du livre (1904, 1922 et 1943 ; Mathé 1966 : 679), suivant sur parole la lettre de Guillaumin minimisant la portée des retouches.

Par ailleurs, le choix de reprendre le texte de 1904 plutôt que celui de 1943, déclaré « édition définitive », n'est en fait pas une proposition de l'éditeur et n'a rien à voir avec « le désir de conserver à cette œuvre les qualités de fraîcheur et de spontanéité du premier jet » (Guillaumin 1945 : 1) ; c'est le résultat d'un malentendu :

Vous m'aviez écrit l'année dernière pour me recommander de suivre la dernière édition Stock. J'avais aussi demandé à cette maison des exemplaires de leur dernière édition ; ils m'ont envoyé celle de 1942. C'est ce texte que j'ai fait composer. Ayant lu votre préface dans laquelle vous expliquez excellemment que vous aviez décidé d'en revenir à votre édition originale, j'étais loin de me douter que vous pourriez quelque temps après revenir à une autre version. Or la maison Stock m'indique que l'édition illustrée récemment parue est un remaniement de l'édition Nelson, c'est-à-dire une troisième mouture. Que faire ? (Lettre du 6 février 1945 citée dans Mathé 1966 : 663<sup>9</sup>)

La lettre de Guillaumin placée en début d'ouvrage paraît ainsi être davantage une résignation, à nouveau, qu'un accord. L'auteur précise d'ailleurs dans les paragraphes précédents qu'il avait été amené à modifier son texte à plusieurs reprises, justifiant la nécessité d'une réécriture avec des arguments proches de ceux de l'introduction de 1934 :

Autodidacte, sans l'ombre de culture première, j'ai toujours été tiraillé entre le désir de conserver à cette œuvre les qualités de fraîcheur et de spontanéité du premier jet et le souci d'en corriger avec toute l'expérience de l'âge mûr les imperfections de forme. (Guillaumin 1945 : 1)

Guillaumin reprend donc le travail de révision, directement sur le texte de 1904, en sachant qu'il ne pourra pas avoir l'ampleur des éditions de 1922 et de 1943. Néanmoins, les épreuves l'« ont absorbé plus que de raison » (*Cahiers Henry Poulaille* 2007 : 174). Un premier type de corrections est lié au processus éditorial : des titres sont ajoutés aux numéros de chapitres sur proposition de l'éditeur, comme il l'avait déjà fait pour *Le pain quotidien* de Poulaille (Mathé 1966 : 664) ; des guillemets et des italiques sont modifiés et les notes sont supprimées. Loin d'être anecdotiques, ces deux derniers points jouent un rôle important dans le signalement des mots régionaux ou argotiques. L'accès au manuscrit et aux épreuves montre que Guillaumin a beaucoup réfléchi à ces questions et qu'elles ne lui ont pas été imposées par l'éditeur (voir François 2025).

Les autres changements vont souvent dans le même sens que ceux des éditions précédentes, notamment dans la recherche de concision :

---

<sup>9</sup> Mathé ne donne pas le nom de l'expéditeur de cette lettre, qui est sans doute Adrien-Pierre Bagarry, le directeur de la publication.

- « Et il était rare que j'aie » → « et rarement j'avais » (Guillaumin reprend ici une modification de 1922 qu'il avait abandonnée pour l'édition de 1943)
- « qui avait un gros cheval » → « perché sur un gros cheval » (Guillaumin reprend une modification de 1943, en remplaçant « juché » par « perché »)

Ainsi, même s'il travaille à parti de l'édition de 1904, Guillaumin se souvient des révisions apportées en 1922 et en 1943, et il est fort probable qu'il ait travaillé avec ces dernières éditions sous les yeux. Un exemple illustre bien la manière dont il jongle entre les différents états du texte :

Stock 1904	Nelson 1922
<p>Prenant note de ce désir, je me rendis chez l'instituteur et lui fis faire une lettre pour la Catherine. J'allai ensuite chez un marchand de bois auquel je commandai pour ma mère une voiture de bois que je payai d'avance. J'entrai enfin, au retour, chez la vieille journalière qui la secourait, et, sous promesse de dédommagement, je la chargeai de veiller sur elle de façon suivie.</p>	<p>Incontinent, je fis écrire par le maître d'école une lettre à la Catherine. Je commandai ensuite à un marchand une voiture de bois payée d'avance. Enfin, donnant une pièce à la vieille voisine, et sous promesse de dédommagement régulier, je la chargeai de veiller sur ma mère de façon suivie.</p>

Nelson 1922	Stock 1943
<p>Incontinent, je fis écrire par le maître d'école une lettre à la Catherine. Je commandai ensuite à un marchand une voiture de bois payée d'avance. Enfin, donnant une pièce à la vieille voisine, et sous promesse de dédommagement régulier, je la chargeai de veiller sur ma mère de façon suivie.</p>	<p>Me rendant à son désir, je fis écrire par le maître d'école une lettre pour la Catherine. Je commandai ensuite à un marchand une voiture de bois que je payai d'avance. Enfin, donnant une pièce à la vieille voisine, et sous promesse de dédommagement régulier, je la chargeai de veiller sur ma mère de façon suivie.</p>

Stock 1943	Stock 1945
<p>Me rendant à son désir, je fis écrire par le maître d'école une lettre pour la Catherine. Je commandai ensuite à un marchand une voiture de bois que je payai d'avance. Enfin, donnant une pièce à la vieille voisine, et sous promesse de dédommagement régulier, je la chargeai de veiller sur ma mère de façon suivie.</p>	<p>Incontinent, je fis écrire par le maître d'école une lettre pour la Catherine. Je commandai au marchand de bois deux cordes payées d'avance. J'entrai enfin, au retour, chez la vieille journalière secourable, et, sous promesse de dédommagement, je la chargeai de veiller sur elle de façon suivie.</p>

Dans l'édition de 1945, Guillaumin reprend des changements de 1922 (« incontinent », « payée d'avance », « je fis écrire par le maître d'école »), conserve parfois le texte de 1904 (« J'entrai enfin, au retour, chez la vieille journalière »), et ajoute de nouvelles modifications (« deux cordes », « secourable »).

Ainsi, l'édition de 1945 offre bien plus qu'une réédition du texte de 1904 avec « quelques retouches de détail ». Il s'agit bel et bien d'un nouvel état de *La vie d'un simple* que l'on peut apprécier par la comparaison.

Émile Guillaumin a régulièrement remis sur le métier *La vie d'un simple*, cet ouvrage qu'il s'est attaché à réviser sur une période d'une quarantaine d'années afin de le rendre le meilleur possible. Persuadé de s'être rendu coupable de maladresses et d'erreurs de jeunesse dans la rédaction de la première édition, il s'appuie sur une expérience de lecteur et d'écrivain pour revoir le texte, témoignant d'une véritable sensibilité aux tendances littéraires de son époque. Son travail n'a finalement eu que peu de répercussions, car *La vie d'un simple* est encore souvent considérée comme une œuvre de témoignage. Le livre a connu un grand succès, mais la carrière littéraire de Guillaumin n'a pas eu la trajectoire espérée. Il a certes eu la chance de pouvoir publier d'autres romans, sans cependant rencontrer le même succès, et en changeant régulièrement d'éditeur. Agnès Roche souligne ainsi que Guillaumin est « dépouillé de son identité d'écrivain pour devenir un observateur du monde rural » (Roche 2006 : 110 ; voir également Thiesse 1991 : 162-169). La production littéraire de Guillaumin va alors être confrontée à ce triste paradoxe : porté par des ambitions littéraires, il cherche à transformer la représentation des paysans en littérature et à développer les qualités formelles de ses romans, mais la critique réduit souvent le dépouillement de son style à une simplicité naturelle et l'on attend avant tout qu'il décrive le monde rural à la manière d'un journaliste ou d'un sociologue (sur l'activité de journaliste de Guillaumin, voir Decorps 2022). Les propos rapportés par Guillaumin dans l'introduction à l'édition de 1934 symbolisent ce type de réception par le milieu lettré : « Un grand lettré a dit qu'elles [les pages du livre] demeuraient le meilleur témoignage sur la vie paysanne française à la fin de l'autre siècle » (Guillaumin 1934 : XIV).

*Université de Lausanne*

Note sur l'édition Variance : les notes de bas de page présentes dans *La vie d'un simple* sont données en fin de chapitre.

## Éléments bibliographiques

On trouvera des éléments de comparaison des éditions de *La vie d'un simple* dans Vernois (1963).

### Éditions et manuscrits de *La vie d'un simple*

GUILLAUMIN, Émile (1902) : *La vie d'un simple*, manuscrit, Archives départementales de l'Allier, Fonds É. Guillaumin, 47J1.

GUILLAUMIN, Émile (1904) : *La vie d'un simple*, Paris, Stock.

GUILLAUMIN, Émile (1918) : *La vie d'un simple*, édition annotée par l'écrivain en vue de la réédition de 1922, Paris, Stock, Médiathèques Moulins Communauté, R-BP-2663.

GUILLAUMIN, Émile (1922a) : *La vie d'un simple*, Paris, Nelson.

GUILLAUMIN, Émile (1922b) : *La vie d'un simple*, épreuves d'imprimerie avec corrections de l'auteur, Paris, Nelson, Archives départementales de l'Allier, Fonds É. Guillaumin, 47J1.

GUILLAUMIN, Émile (1934) : *La vie d'un simple*, Paris, Stock.

GUILLAUMIN, Émile (1943) : *La vie d'un simple*, Paris, Stock.

GUILLAUMIN, Émile (1945) : *La vie d'un simple*, Paris, Les Éditions nationales.

### Ressources documentaires et études critiques

BOISSEL, J. (1976) : « Littérature et condition paysanne : *La vie d'un simple*, d'Émile Guillaumin (1904) », in *Ethnologie française*, n° 6, vol. 2, pp. 143-148.

- BRISSON, A. (1904) : « Revue des livres », in *Les annales politiques et littéraires*, 27 avril 1904, pp. 267-269.
- BRIZON, P. (1905) : « Le monde rural en Bourbonnais », in *Le mouvement socialiste*, n° 157 et 158, 15 juin et 1<sup>er</sup> juillet 1905, pp. 276-286 et 345-357.
- Cahiers Henry Poulaille* (2007), Bassac, Plein Chant, n° 10.
- DECORPS, A. (2022) : *Émile Guillaumin, journaliste. Une morale populaire et un idéal d'élévation paysanne*, Paris, L'Harmattan.
- FRANÇOIS, C. (2024, soumis) : « Une voix paysanne authentique sans "patoiserie" : le défi de Guillaumin dans *La vie d'un simple* », in D. Peyrache-Leborgne & C. Mahiou (éds.), *Éthique et esthétique de la simplicité ; littérature et art*.
- FRANÇOIS, C. (2025, soumis) : « Représentativité du simple et simplicité de la représentation : *La vie d'un simple*, d'Émile Guillaumin », in A. Duffer & S. Zepp (éds.), *La langue du peuple dans la littérature française : une « mise en littérature » du français populaire ?*, De Gruyter.
- GRENOUILLET, C. et Reverzy, É. (éds.) (2006) : *Les Voix du Peuple. XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg.
- GUILLAUMIN, É. (1899) : *Dialogues bourbonnais*, Moulins, Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, É. (1903) : *Ma cueillette*, Moulins, Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, É. (1905) : *Près du sol*, Paris, Calmann-Lévy.
- GUILLAUMIN, É. (1909) : « Un souvenir sur *La vie d'un simple* », in *Le Progrès social*, 31 janvier, p. 1.
- GUILLAUMIN, É. (1911) : *Baptiste et sa femme*, Paris, E. Fasquelle.
- GUILLAUMIN, É. (1912), *Syndicat de Baugignoux*, Paris, E. Fasquelle.
- GUILLAUMIN, É. (1925) : « Plaidoyer pour les réguliers », in *Le Peuple*, 29 décembre 1925, p. 1.
- GUILLAUMIN, É. (1926) : « Vingt ans après », in *Le Peuple*, 17 mai, p. 1.
- GUILLAUMIN, É. (1931 [1901]) : *Tableaux champêtres*, Moulins, Crépin-Leblond.
- GUILLAUMIN, É. (1942) : *Mon compatriote Charles-Louis Philippe*, Paris, Grasset.
- GUILLAUMIN, É. (1958) : « Émile Guillaumin à Eugène Fournière (1902-1905). Histoire du manuscrit "Mémoires d'un métayer", refusé par Fasquelle et, finalement, édité par Stock sous le titre "La vie d'un simple" », in *L'Actualité de l'histoire*, n° 25, pp. 40-47.
- GUILLAUMIN, É. (1959 [1912]) : *Le Syndicat de Baugignoux*, Paris, La Fenêtre Ouverte [Fasquelle].
- JAQUIER, C. (2019) : *Par-delà le régionalisme : roman contemporain et partage des lieux*, Neuchâtel, Livreo-Alphil.
- LEHNERT, J. (2023) : « Emile Guillaumin en allemand. Deux traductions », in *apropos [Perspektiven auf die Romania]*, n° 11, pp. 160-171.
- LEHNERT, J. (2023) : « "Übrigens, wo liegt Ygrande?" Emile Guillaumin, ein Autor zwischen dem Bourbonnais und Deutschland », in *apropos [Perspektiven auf die Romania]*, n° 11, pp. 51-95.
- MATHE, Roger (1966) : *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, Paris, Nizet.
- MATHE, Roger (1969) : *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin, dont 73 inédites, 1894-1951*, Paris, Klincksieck.
- MEIZOZ, J. (2015 [2001]), *L'Âge du roman parlant (1919-1939) : écrivains, critiques, pédagogues et linguistes en débat*, Genève, Droz.
- PHILIPPE, G. et PIAT, J. (éds.) (2009) : *La Langue littéraire : une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard.
- PONTON, R. (1977) : « Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 17-18, pp. 62-71.

- QUENEAU, R. (1948) : « On Cause », in *Les Lettres françaises*, 6 mai 1948.
- ROCHE, A. (2006) : *Émile Guillaumin. Un paysan en littérature*, Paris, CNRS éditions.
- ROCHE, A. (2023) : « La trajectoire d'Émile Guillaumin. Retourner le stigmate en emblème : une stratégie audacieuse mais inefficace », in *apropos [Perspektiven auf die Romania]*, n° 11, pp. 32-50.
- SMADJA, S. (2013) : *La nouvelle prose française : étude sur la prose narrative au début des années 1920*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux.
- SMADJA, S. et PIAT, J. (2009) : « Le triomphe du nom et le recul du verbe », in G. Philippe et J. Piat (éds.) *La Langue littéraire : une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, chapitre 4.
- STOCK, P. -V. (1936) : *Mémoire d'un éditeur*, deuxième série, Paris, Stock.
- THIESSE, A. -M. (1991) : *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, PUF.
- TOURET, A. (1999) : *Les campagnes bourbonnaises il y a 100 ans*, Nonette, Créer.
- VERNOIS, P. (1963) : *Le Style rustique dans les romans champêtres après G. Sand : problèmes de nature et d'emploi*, Paris, Presses universitaires de France.
- VOISIN, J. (1913) : « Émile Guillaumin », in *La grande revue*, 10 octobre 1913, pp. 578-592.
- WOLF, Nelly (1990) : *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris, Presses universitaires de France.

## Crédit photographique

Médiathèque Samuel Paty Moulins Communauté  
*La vie d'un simple*, Paris, Stock, 1904.

Cyrille François

*La vie d'un simple*, Paris, Nelson, 1922.

*La vie d'un simple*, Paris, Stock, 1943.

*La vie d'un simple*, Paris, Les Éditions nationales, 1945.

*Première mise en ligne : 30 mars 2024*

Pour citer ce texte : FRANÇOIS Cyrille (2024) : « Genèse éditoriale de *La vie d'un simple* », Variance.ch.